

Le Monde

## ARTS ET SPECTACLES

*Les Biennales d'architecture à Venise et à Paris*

## RUE DE L'AVENIR

VENISE palladienne, Paris à l'heure de Soufflot. A Paris une biennale, et à Venise une biennale. La France se mettrait-elle à l'heure de l'Italie et redonnerait-elle à l'architecture sa dimension de culture essentielle ? Essentielle mais franchement désorientée : ainsi l'une comme l'autre biennale apparaît-elle anxiuse, l'une comme l'autre incline à se détourner des inquiétudes du présent pour s'orienter vers les certitudes du passé. L'une comme l'autre témoin, enfin, non pas de ce qui se fait et continue de se commettre avec sérénité dans la plupart des villes, mais de ce qui monte et fermente dans quelques écoles, dans quelques agences et... dans quelques salons, pour être bien rarement réalisé. L'une et l'autre témoins de l'avenir, alors ? Ça, c'est une autre chose, un problème que les organisateurs des deux biennales semblent s'être posé avec assez d'honnêteté. Par le choix des thèmes et par le choix des exposants, ils se sont contentés de suggérer qu'il y a des solutions possibles et variées à la crise de l'architecture, à cette crise que les architectes de plus en plus nombreux veulent bien reconnaître comme n'étant pas seulement celle de la construction.

Faut-il rappeler les éléments de cette crise (ou de cette mutation, si l'on est optimiste) ? La confiance perdue dans les vertus d'un « mouvement moderne » qui a, bon gré, mal gré, attaché son nom à des destructions formidables, aux constructions que l'on sait, à l'effondrement de l'image et souvent de la vie traditionnelle des villes, sans qu'une autre image, une autre vie, viennent les remplacer. Le désarroi d'une architecture qui s'était arrêtée à l'idée de « progrès à tout prix », et s'arrête doucement, tout doucement, de croire en cette idée : car des générations de déci-

deurs, de promoteurs, d'administrateurs de tout poil, d'urbanistes, d'ingénieurs et, quand même, d'architectes ont été formées selon des normes trop rigides pour que la machine soit restée libre d'elle-même, et ne continue pas à rouler longtemps encore, par inertie.

Ainsi le mouvement moderne a-t-il servi de caution — car il ne faudrait tout de même pas jeter le bébé avec l'eau du bain — à une médiocrité délirante, quand ce n'était pas à des délires médiocres. Chasser maintenant le délire et éviter la médiocrité n'est pas chose facile. On voudrait s'y employer, à Venise comme à Paris, mais les armes utilisées ici et là ressemblent souvent, sous des apparences diverses, à de vieilles habitudes ou mériteraient d'être aguises longtemps encore. Le dessin, par exemple : il ne suffit pas de vouloir dessiner pour savoir dessiner. Le retour à l'histoire : « Parce que je suis historien, je n'aime pas l'historicisme. Quand on aime l'historicisme, on n'aime pas l'histoire », dit Bruno Zevi, cité par François Barré dans un texte très riche du catalogue.

La Biennale de Venise est, cette année, somptueuse. Si somptueuse qu'elle s'est donné un nouveau titre : Prima Mostra internazionale di architettura. Un thème : la présence du passé. Tandis que les expositions du quadriennale de Palladio s'annoncent, place Saint-Marc, par la reconstitution grandeur nature et en carton-pâte d'une façade d'église qui sert assez bien aussi d'introduction à la Biennale, cette dernière est généreusement signalée à la pointe de la Salute par le Teatro del Mondo (pas moins) : une construction d'Aldo Rossi, de forme carrée, trapue, dont l'osature est en échafaudage métallique et dans laquelle s'est exposé Aldo Rossi. L'intérieur de cette manière de fortin est beau, amusant, à la mesure de l'architecte italien, dont de plus grands projets, ordinairement carcéraux, donnent une sainte frousse. Il a fait aussi, avec beaucoup de talent, la porte de la Biennale. Toutes ces étapes, tous ces signaux, siégent comme des masques à Venise, où l'architecture est si proche du théâtre qu'on semble aujourd'hui, de manière caricaturale, vouloir assimiler toute

architecture au théâtre (1). Mais on ne fait pas semblant de construire.

La Biennale, elle, a lieu dans un immense bâtiment de l'arsenal, la Corderie, ouverte pour la première fois au public grâce à l'armée et à la ville. A elle seule, la Corderie mériterait le voyage. Quant au « spectacle » qui y a été installé, on ne peut rêver chose plus séduisante. Passons sur la petite exposition — lieu commun consacré à « l'objet banal ». Elle montre ce que l'on connaît et fait savoir ce que l'on sait. En revanche, la section consacrée aux critiques, même si elle reste plus théorique que critique, est très bienvenue. Trois hommages sont rendus à trois maîtres : Mario Ridolfi, Ignazio Gardella et Philip Johnson, dont la dernière et monumentale pirouette architecturale, l'immeuble ATT de New-York, trône sous forme de maquette. On imagine lui être indirectement redéivable de la jaquette humoristique du catalogue, où, dans Venise new-yorkisée, brille un palais des doges d'une douzaine d'étages.

Vient enfin la « Strada novissima », prodigieuse, la rue de tou-

tes les nouveautés, pourrait-on inexactement traduire, réalisée par les ateliers de Cinecita d'après le dessin d'une vingtaine d'architectes. Ces maîtres en second, dans la hiérarchie tacite de la Biennale, avaient chacun à définir, entre deux colonnes de la vaste salle de la Corderie, son espace de présentation et à proposer sa façade. Rue décor, rue d'opéra, une vraie rue c'est moins sûr, dont les auteurs se sont passé avec maestria toutes les folies possibles sur le thème de la Biennale : « La présence du passé. » Dans cette rue très neuve, on reconnaît nombre de noms familiers des revues et, derrière chaque porte, nombre de réalisations qui ont en leur temps fait scandale, nombre de projets qui étonneront encore (2). On ne connaît pas toujours, en revanche, ceux qui, dans les galeries supérieures, sur des panneaux plus humbles, mais confortables, forment la grande cohorte de cette manifestation.

Présence du passé : réunis par ce mouvement commun vers les signes de leurs ancêtres proches ou lointains, les quelque quatre-vingts architectes de la Biennale

de Venise ouvrent, ou ferment, pour leur part, à peu près autant de voies, ou d'impasses. Peu de meilleur, beaucoup de pire. Beaucoup d'idées, mais peu d'architecture si l'on prétend beaucoup en faire. Un des textes du catalogue parle, comme pour cerner cet ensemble (ou pour éviter de choisir) d'« éclectisme radical ». L'impression générale, sauf de notables exceptions, est celle d'une fuite incohérente, s'il y a cependant nombre de comportements, pas mal d'attitudes et de poses communs.

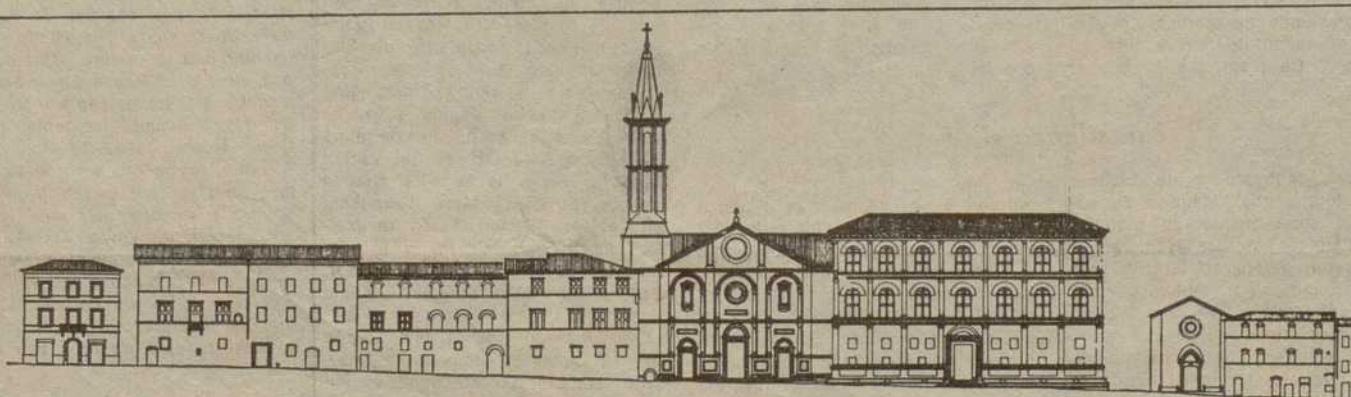
Il est frappant de constater que ces comportements sont ceux-là mêmes qui caractérisaient les générations précédentes : avant-gardisme primaire, comme si l'originalité, fût-elle fausse, devait continuer ici l'idée d'un progrès critiqué là. La surprise brutale, et le cas échéant la terreur, plutôt que l'anonymat. On retrouve encore les mêmes affirmations péremptoires, les mêmes exclusions, la même volonté de retrouver des normes, bien que sous une forme adoucie, et par réaction. Se font sentir des luttes de pouvoir, des compagnonnages féroces, qui ne laissent pas augurer un avenir bien différent de ce qu'on a connu.

FRÉDÉRIC EDELMANN.

(Lire la suite page 20.)

(1) Une exposition « Venise-Espace scénique », prêtée par la Biennale de Venise à l'occasion de celle de Paris, est présentée au Centre culturel italien, 50, rue de Varenne (7e), jusqu'au 7 novembre (de 10 heures à 13 heures et de 16 heures à 19 heures, sauf samedi après-midi et dimanche).

(2) Michael Graves, Rem Koolhaas, Arata Isozaki Charles Moore, Franco Purini, Stanley Tigerman, Roberto Venturi, Ricardo Bofill, Paolo Portoghesi (qui est le directeur de cette section architecture de la Biennale de Venise), Maurice Culot, le tandem Benamo-Portzamparc, Massimo Scolari, etc.



Architecture d'hier (Pienza, Italie)...